



HAL
open science

Subjectivité et récit historique : le pillage de Medeshamstede

Colette Stévanovitch

► **To cite this version:**

Colette Stévanovitch. Subjectivité et récit historique : le pillage de Medeshamstede. Colette Stévanovitch; Henry Daniels. L'affect et le jugement. Mélanges offerts à Michel Morel à l'occasion de son départ en retraite, 2 (6), Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, pp.489-511, 2005, GRENDEL, 2-901198-39-2. hal-04699186

HAL Id: hal-04699186

<https://hal.science/hal-04699186v1>

Submitted on 16 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Subjectivité et récit historique :

le pillage de Medeshamstede¹

Medeshamstede est l'un des nombreux monastères d'Angleterre qui furent pillés par les Vikings au cours de la période vieil-anglaise – si nombreux, que l'histoire n'a conservé que deux ou trois noms.² L'épisode fait l'objet d'une mention dans la Chronique anglo-saxonne sous l'année 870 (pour 869). Ce premier récit a été repris et développé, enjolivé et commenté par les auteurs subséquents, historiens et romanciers, du XIV^e au XX^e siècle.

Le présent travail met en parallèle cinq regards sur ce même événement : la notation sèche de la Chronique anglo-saxonne ; le récit détaillé de la Chronique soi-disant rédigée par Ingulf, abbé du monastère de Croyland de 1085/6 à 1109, en réalité un faux datant du XIV^e siècle ; l'utilisation que font de cette chronique, alors crue authentique, deux historiens du XIX^e siècle ; et l'exploitation littéraire de tous ces documents par une romancière au XX^e siècle. A travers ces cinq récits d'un même fait, c'est la vision du monde de chaque auteur qui transparait.

¹ Le présent travail est issu de l'édition de l'ouvrage de Marguerite-Marie Dubois, *La Chronique d'Ingulf*, et de l'utilisation de ce livre comme manuel de civilisation médiévale anglaise dans le cadre d'un cours sur les invasions danoises. Je tiens à remercier ici les étudiants de licence et de DEA sur lesquels j'ai testé les idées exposées dans cet article, et dont les réactions et les suggestions m'ont souvent été précieuses.

² Outre Medeshamstede, la Chronique anglo-saxonne cite deux grands monastères, Lindisfarne (pillé en 793) et Jarrow (en 794).

Le pillage de l'abbaye de Medeshamstede par les Vikings en 869 nous est connu par une entrée de la Chronique anglo-saxonne. Compilée sous l'impulsion d'Alfred, roi de Wessex (849-899)891, cette chronique en langue vernaculaire relève les événements marquants de chaque année en privilégiant les faits west-saxons ou de portée générale. Huit versions nous sont parvenues, provenant des monastères de Winchester, Cantorbéry, Abingdon, York et Peterborough.

Nous reproduisons ci-dessous l'entrée de la Chronique de Peterborough consacrée à l'année 869.

870.³ Her for se here ofer Myrce innon East-Angle. and winter-setle naman æt Deod-forda. ond on þam geare sancte Ædmund cining him wið gefeaht. and þa Deniscan sige naman. and þone cining ofslogon. ond þæt land eall geeodon. and forðiden ealle þa mynstre þa hi to comen. on þa ilcan tima þa comon hi to Medesham-stede, beorndon and bræcon. slogon abbot and munecas. and eall þæt hi þær fundon. macedon hit þa þæt ær wæs ful rice. þa hit wearð to nan þing. and þy geare gefor Ceolnoþ arce-biscop.

870. Cette année-là l'armée [danoise] traversa la Mercie,⁴ pénétra en Est-Anglie, et prit ses quartiers d'hiver à Thetford. La même année le roi saint Edmond les combattit, et les Danois furent vainqueurs. Ils tuèrent le roi, se répandirent sur le pays tout entier et détruisirent tous les monastères qui se trouvaient sur leur chemin. A la même époque ils arrivèrent à Medeshamstede, qu'ils brûlèrent et prirent d'assaut, tuant l'abbé et les moines, ainsi que tous ceux qu'ils y trouvèrent. Ils anéantirent ainsi quelque chose qui avait été autrefois très puissant. Cette année-là l'archevêque Ceolnoth⁵ mourut.

La phrase consacrée au pillage de Medeshamstede pose, dès l'abord, deux problèmes à l'analyse. Le premier concerne le poids relatif accordé à ce fait. Le reste de l'entrée énumère sans aucun détail

³ Pour 869, ce décalage étant dû au calendrier utilisé.

⁴ Elle venait de Northumbrie, où elle avait pris ses quartiers d'hiver.

⁵ Ceolnoth fut archevêque de Cantorbéry de 833 à 869.

Le pillage de Medeshamstede

des faits importants : déplacement de l'armée danoise en Est-Anglie, défaite des Est-Angliens, mort de leur roi sous les coups des Vikings, destruction des monastères de ce royaume : après la Northumbrie (866) et la Mercie (867), l'Est-Anglie subit à son tour les attaques des Vikings qui mettent l'île en coupe réglée et descendront l'année suivante dans le Wessex. La dernière phrase mentionne la mort de l'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre. Le pillage de Medeshamstede, en comparaison, est un événement mineur. La phrase qui lui est consacrée donne cependant de nombreuses précisions, qui vont bien au delà de ce qu'on trouve dans les entrées concernant Lindisfarne ou Jarrow.⁶ On apprend que le monastère a été incendié, que deux types de personnages, des ecclésiastiques (l'abbé et les moines) et des laïcs dont le statut n'est pas spécifié, y ont trouvé la mort, et que l'abbaye ainsi détruite avait été très puissante. Pourquoi ces détails sur ce seul monastère, alors que ceux détruits la même année ne sont même pas nommés ? Le second problème est la présence d'une erreur de chronologie. Le monastère de Medeshamstede se trouve en Mercie, ce qui signifie qu'il a dû être attaqué alors que l'armée danoise traversait ce royaume pour se rendre en Est-Anglie ; or le récit intervient après l'évocation des déprédations des Vikings en Est-Anglie. Le lecteur mal informé peut même croire que Medeshamstede est l'un des monastères d'Est-Anglie évoqués à la phrase précédente. Il est clair que cette phrase est une interpolation appelée, par association d'idées, par la mention du pillage de monastères. La Mercie, simple étape du voyage menant les Vikings en Est-Anglie, n'ayant pas droit à une phrase complète dans le récit, il n'était pas possible de placer cette interpolation à sa place logique à moins de récrire l'ensemble. Cet ajout suggère que le scribe éprouvait un intérêt particulier pour Medeshamstede – d'où le caractère détaillé de son récit.

⁶ « The harrying of the heathen miserably destroyed God's church in Lindisfarne by rapine and slaughter » ; « Northumbria was ravaged by the heathen, and Ecgrifh's monastery at Donemup looted ». Traduction de G.N. Garmonsway, *The Anglo-Saxon Chronicle*, Dent (Londres) et Dutton (New-York) : Everyman, 1953.

Si l'analyse textuelle permet de conclure à une interpolation, la vérification est facile. La Chronique anglo-saxonne nous est parvenue dans plusieurs versions ; or seule la chronique de Peterborough présente cette phrase, ajoutée par conséquent par le scribe de ce monastère alors qu'il recopiait l'archétype commun. La raison en est simple : Medeshamstede est l'appellation ancienne du monastère connu ensuite sous le nom de Peterborough. A la version standard qu'il recopiait, et qui traite de faits d'importance nationale, le scribe a ajouté une phrase d'intérêt local concernant son propre monastère.

Quel crédit peut-on accorder à son récit ?

La version première de la Chronique anglo-saxonne a été compilée vers 891 ; c'est de cette période, c'est-à-dire vingt ans après le pillage de Medeshamstede, que date par conséquent la phrase qui nous intéresse. La proximité de l'événement dans le temps autant que dans l'espace est une garantie d'authenticité. Le scribe de Peterborough a pu connaître les faits de première main. A défaut, il s'appuie sur le récit de témoins oculaires encore vivants. Il n'a cependant pas été mêlé à l'événement, si du moins les détails qu'il en donne sont exacts, puisque s'il s'était trouvé dans le monastère, comme moine ou à tout autre titre, il aurait été tué avec les autres.

Vingt ans suffisent, cependant, pour que le souvenir s'estompe ou se déforme. Si le fait même du pillage peut être accepté sans réserves, les détails risquent d'être sujets à caution. La date, par exemple, n'est pas absolument certaine. Vingt ans après il est difficile de se rappeler de façon précise quand a eu lieu un événement donné. Ainsi il n'est pas absurde d'envisager que Medeshamstede ait pu être attaqué deux ans plus tôt, quand les Vikings ont envahi la Mercie et occupé Nottingham. N'y aurait-il pas un soupçon d'incertitude dans l'expression *on þa ilcan tima* « à la même époque » ? L'incendie a dû réellement se produire, car la reconstruction qui lui aura fait suite aura marqué les mémoires. La coutume des Vikings était d'ailleurs d'attaquer par surprise, de s'emparer des trésors et de s'enfuir après avoir mis le feu pour retarder la poursuite. Le massacre général semble au contraire excessif, car les Vikings prenaient volontiers des prisonniers qu'ils libéraient contre rançon ou vendaient comme

Le pillage de Medeshamstede

esclaves. Il se peut qu'il y ait là une exagération due à l'horreur qu'inspiraient ces attaques contre des lieux consacrés au culte. La remarque nostalgique sur la gloire passée de Medeshamstede – gloire attestée par d'autres entrées de la Chronique anglo-saxonne, quoique probablement basée sur des documents apocryphes⁷ – suggère que le scribe n'a pas autant de détachement que sa narration froide et factuelle le laisse entendre. Qu'ils soient vrais ou non, le fait même de mentionner tous ces détails suggère l'intention d'agir sur les sentiments du lecteur. Malgré le ton neutre adopté, l'image que ce texte nous donne des Vikings est bien celle de monstres sanguinaires et sacrilèges.

Le second document mentionnant le pillage de Medeshamstede est la Chronique dite d'Ingulf. Cette chronique, en latin, se présente comme l'œuvre du moine Ingulf, qui fut prieur de Saint-Wandrille, puis abbé de Croyland de 1085/6 à 1109. Les premiers historiens l'ont acceptée comme authentique. Cependant les anachronismes y sont nombreux, et la « Chronique d'Ingulf » a vite été reconnue comme l'œuvre d'un faussaire du XIVe siècle.⁸ Les nombreux détails que cet ouvrage ajoute au récit sec de la Chronique anglo-saxonne sont donc issus de l'imagination de l'auteur.

⁷ Selon la Chronique anglo-saxonne (année 656) l'abbaye de Medeshamstede, fondée par deux rois, Oswy de Northumbrie et Peada de Mercie, fut affranchie de toute obligation envers le roi ou l'évêque. Toujours selon la Chronique anglo-saxonne (année 963) on aurait retrouvé, parmi les ruines du monastère, dans une cachette pratiquée dans un mur, des documents de la main de l'abbé Hedda faisant mention de ces privilèges, que le roi Edgar confirma par charte en 972.

⁸ Voir Sir Francis Palgrave, *Quarterly Review*, 34 (1826), 289 ; H.T. Riley, « The History and Charters in Ingulfus considered », *Archeological Journal*, 19 (1862), 32-41, 114-143 ; F. Liebermann, « Über Ostenglische Geschichtsquellen des 12, 13, 14 Jahrhunderts, besonders den falschen Ingulf », *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, 17 (1892), 249-267.

Voici comment la Chronique d'Ingulf présente le pillage de Medeshamstede.⁹

Quarto tandem die cum animalium, ac jumentorum innumeris gregibus, versus Medeshamsted transmigrabant : ubi primam collectam infra monasterium, portasque obseratas offendentes, sagittariis ac machinis undique muros aggrediuntur. Secundo assultu irrupentibus paganis, Tulba, frater Hulbae comitis, jactu lapidis graviter laesus corruit in ipso introitu, et manibus satellitum suorum portatus in tentorium Hulbae fratris sui, etiam de vita desperatus est. Unde Hulba supra modum ira aestuans, et maxime in monachos efferatus, omnes sanctae religionis schemate vestitos manu sua interfecit ; ceteri in ceteros grassabantur ; nemo de toto monasterio salvatus est ; tam venerabilis pater dominus Hedda abbas, quam monachi sui universi cum omnibus compatriotis occiduntur : monitus est tunc frater Turgarus per Sidroc dominum suum, ne in aliquo loco unquam Hulbae comiti obviaret. Altaria omnia suffossa, monumenta universa confracta, sanctorum librorum ingens bibliotheca combusta, chartarum monasterii immensa copia discerpta, sanctarum virginum Kyneburgae, Kyneswitae, ac Tibbae pretiosa pignora pedibus conculcata, muri funditus eversi, ipsa ecclesia cum omnibus officinis concremata per totam quinidenam sequentem jugi incendio conflagrabit.

Enfin, le quatrième jour, ils se déplacent vers Medeshamstede avec d'immenses troupeaux de bêtes et de chevaux : à cet endroit, ils se heurtent à un premier groupe au bas du monastère, chargent les portes verrouillées, et, à l'aide des archers et des machines de siège, assaillent de toutes parts les murailles. Lors du second assaut, alors que les païens faisaient irruption, Tulba, le frère du comte Hubba, grièvement blessé par un jet de pierre, s'effondre dans son élan ; transporté par ses hommes d'escorte dans la tente de son frère Hubba, il perd tout espoir de survie. Alors, Hubba, bouillonnant de colère au-delà de toute mesure, et rendu particulièrement furieux à l'encontre des moines, massacre

⁹ L'édition citée est celle de William Fulman, *Rerum Anglicarum Scriptorum Veterum*, Oxford, 1684, tome I. La traduction est celle effectuée par Laure Delrue pour la réédition du roman de Marguerite-Marie Dubois en 2000.

Le pillage de Medeshamstede

de sa propre main tous ceux qui portaient des vêtements d'apparence liturgique ; les autres hommes attaquaient tout le reste ; nul n'en réchappa dans tout le monastère : le vénérable père abbé Hedda, comme tous les moines avec tous leurs compatriotes sont tués. Le frère Turgar est alors mis en garde par Sidroc, son maître, de ne jamais se trouver, où qu'il soit, sur le chemin du comte Hubba. Tous les autels furent sapés, toutes les stèles abattues, l'immense bibliothèque de livres saints réduite en cendres, la quantité prodigieuse des chartes du monastère mise en pièces, les précieuses reliques des saintes vierges Kyneburge, Kyneswita et Tibba foulées aux pieds, les murailles détruites de fond en comble, et l'église elle-même brûlée avec tous les ateliers : tout cela se consuma en incendies concomitants pendant la quinzaine de jours qui suivit.

La Chronique d'Ingulf étant un récit suivi, l'auteur rattache l'épisode à un contexte en le datant (« le quatrième jour ») par rapport à une bataille qui est d'ailleurs de son invention. Il donne des noms aux personnages restés anonymes dans la Chronique anglo-saxonne : du côté des Vikings, le comte Hubba, chef des troupes, son frère Tulba, et Sidroc ; du côté des Anglais, l'abbé Hedda, le moine-enfant Turgar, et les saintes Kyneburge (Cyneburh), Kyneswita (Cyneswith) et Tibba. Certains de ces personnages sont historiques. Hubba, Hedda, Sidroc, les trois saintes, sont mentionnés dans d'autres entrées de la Chronique anglo-saxonne. Un, cependant, est bien fictif : le moine-enfant Turgar, seul rescapé et témoin oculaire de l'attaque de l'abbaye de Croyland, dont la présence permet à l'auteur, selon un schéma classique, de concilier massacre général et récit détaillé des événements.¹⁰ La présence du même personnage dans deux épisodes renforce la cohésion du récit et l'apparence d'authenticité. L'auteur ne se contente pas de mettre en scène les actions des personnages mais évoque aussi leurs sentiments. Sidroc, accessible à la pitié, sauve le

¹⁰ De même dans l'épisode célèbre de la Chronique anglo-saxonne pour l'année 755 (= 757) où Cyneheard, pour venger son frère Sigeberht, attaque le roi Cynewulf et le tue avec toute sa suite, à l'exception d'un otage gallois, grièvement blessé. Les attaquants seront à leur tour massacrés jusqu'au dernier par les troupes royales arrivées le lendemain, à l'exception d'un filleul de l'aldorman, grièvement blessé lui aussi.

moine-enfant Turgar dont la beauté l'a touché ; Hubba, en bon frère, venge de façon sanglante la mort de Tulba.

Les détails du combat sont issus de l'imagination de l'auteur, qui ne recule pas devant les anachronismes. Un premier groupe de défenseurs attendant les assaillants au bas du monastère, des portes verrouillées, des murailles¹¹ attaquées de toutes parts, jets de pierre du côté des défenseurs, archers et machines de siège du côté des assaillants, la tente où le blessé est transporté : c'est l'attaque d'un château fort du XIV^e siècle, et non d'un monastère du IX^e. Les Vikings ne se déplaçaient pas avec des machines de siège et ne montaient pas de tentes tandis qu'ils donnaient l'assaut : ils se contentaient de coups de main rapides. L'auteur, en cherchant à habiller le récit trop schématique de la Chronique anglo-saxonne, a puisé sans réfléchir dans la tradition de son époque. Dans le même ordre d'idées, les « immenses troupeaux de bêtes et de chevaux » avec lesquels les Vikings se déplacent soulignent certes l'amplitude de leurs dépradations, mais on peut se demander si un cortège de bêtes à cornes est l'accompagnement idéal de pillards cherchant à fuir au plus vite une fois leurs méfaits accomplis.

Sur certains points, l'auteur cherche à rationaliser le récit de la Chronique anglo-saxonne. La blessure de Tulba ne constitue pas seulement un gros plan qui rompt la monotonie du récit, elle motive surtout le massacre des moines. L'auteur, en insistant sur la colère de Hubba, « furieux » et « bouillonnant de colère au-delà de toute mesure », explique l'absurde gaspillage qui lui fait tuer tant de personnes dont il aurait pu tirer de l'argent.

D'autres ajouts renchérisent sur l'image négative donnée des Vikings dans la Chronique anglo-saxonne. L'auteur détaille les modalités du massacre, que la Chronique anglo-saxonne passe sous silence. Exploitant la division des habitants du monastère en deux groupes, qu'il tire de sa source, il montre Hubba se réservant l'abbé et les moines tandis que ses hommes attaquent « tout le reste », c'est-à-

¹¹ La Chronique anglo-saxonne (année 963) précise pourtant que c'est sous l'abbatiat de Cenwulf (devenu abbé en 992) que le monastère fut pour la première fois entouré d'un mur d'enceinte et reçut à cette occasion le nom de Burh (« place-forte »), plus tard Peterborough.

Le pillage de Medeshamstede

dire les laïcs non identifiés de la Chronique anglo-saxonne. Il donne des précisions sur l'incendie, en indiquant que tous les bâtiments sont touchés, église comme ateliers, qu'il y avait plusieurs foyers, et que le feu a duré quinze jours, c'est-à-dire qu'il a fait rage tant qu'il a trouvé des aliments sans que personne cherche à l'éteindre — les paysans n'osaient-ils pas approcher, ou faut-il supposer que toute la population alentour avait été exterminée ? Il ajoute un détail absent de la Chronique anglo-saxonne : avant de mettre le feu les Vikings ont tout détruit, autels, stèles, livres, chartes et reliques. Si l'on admet l'orgie de sang à laquelle ils viennent de se livrer, on peut comprendre que leur rage aveugle les ait entraînés ensuite à tout saccager. Cependant c'est là encore un gaspillage, car certains de ces objets, indépendamment de leur caractère sacré, étaient richement ornés et avaient une valeur marchande. Le pseudo-Ingulf présente davantage les Vikings comme des brutes saccageant tout par plaisir que comme les hommes avides de s'enrichir qu'ils étaient avant tout.

Les ajouts de la Chronique d'Ingulf transforment l'entrée sèche de la Chronique anglo-saxonne en un récit non seulement vivant et intéressant, mais bouleversant pour la sensibilité des lecteurs médiévaux. L'auteur insiste sur la cruauté implacable des assaillants, qui massacrent un abbé « vénérable », des dizaines de moines (quatre-vingt-trois, nous dit-il à une autre page) et un nombre non précisé mais certainement élevé de laïcs. Il met l'accent sur la fureur qui les rend semblable à des bêtes fauves tuant pour tuer et détruisant pour détruire. Les Vikings anihilent à la fois l'église et les ateliers, c'est-à-dire la vie spirituelle et matérielle du monastère. La période finale qui recense les dommages subis suggère qu'il ne s'agit pas de guerriers du type habituel, qui assiègent une place forte selon les mœurs de l'époque et qui, mis en colère par un incident particulier, tueraient un peu plus que de raison, mais d'êtres en dehors de la civilisation sinon de l'humanité, de barbares qui se livrent à un assaut délibéré et systématique contre tout ce qui fait la vie civilisée. Païens, ils s'attaquent aux éléments du culte, autels, stèles, reliques, église. Illettrés et fiers de l'être, ils brûlent la bibliothèque. Issus d'une société primitive, ils ne respectent pas les documents administratifs qui assurent la cohésion de la communauté. Dans leur fureur

dévastatrice, ils semblent au contraire négliger ou respecter dans une certaine mesure – brûlant les bâtiments sans saccager au préalable leur contenu – les ateliers, les cuisines, les dortoirs et tout ce qui touche la vie matérielle. Le trait le plus choquant est le sort réservé aux ossements des trois saintes, foulés aux pieds, objets sacrés profanés par des infidèles, corps de vierges brutalisés par des hommes.¹² L'auteur accumule délibérément les traits violents. Il précise, et exagère, la durée de l'incendie. Il détaille massacres et destructions en leur donnant pour cible ce que les hommes ont de plus sacré. Il utilise un vocabulaire émotionnellement chargé et joue sur la syntaxe, multipliant les mentions des victimes, détaillant les objets détruits en leur accolant des termes de quantité et de qualité pour traduire l'étendue du massacre et de la dévastation.

Nous sommes loin de l'objectivité d'un travail d'historien. L'auteur prend parti, violemment, contre les Vikings. Cherche-t-il à noircir l'ennemi dans un effort de propagande ? Est-il simplement incapable d'objectivité dans le récit d'événements qui le touchent personnellement ? Cette question pourrait se poser si le récit était contemporain des événements. En plein XIV^e siècle, cependant, les raids vikings appartiennent au passé. Les Vikings, installés dans le Danelaw à la fin du IX^e siècle, se sont depuis longtemps fondus dans la population anglaise. Le but de l'auteur est autre. Les lecteurs de la période moyen-anglaise ont un goût prononcé pour les romans d'aventures ou romances, et c'est bien un roman que leur offre le pseudo-Ingulf sous le couvert d'une chronique ancienne : un récit d'aventures qui s'appuie sur la réalité d'une époque haute en couleurs en renchérissant systématiquement sur ses aspects les plus sensationnels.

Cinq autres siècles s'écoulaient. Au début du XIX^e siècle, les historiens s'intéressent à nouveau au pillage de Medeshamstede. Leurs

¹² Ce détail, faux à l'évidence, jette un doute sur l'authenticité des autres : à l'époque des invasions danoises ces reliques ne se trouvaient pas encore à Medeshamstede. La Chronique anglo-saxonne (année 963) relate leur translation à Peterborough sous l'abbatit d'Ælfsige (fin X^e-début XI^e s.).

Le pillage de Medeshamstede

ouvrages s'appuient sur des sources primaires dont ils tirent les faits, qu'ils réorganisent de manière à dégager la logique des événements. Deux sources leur sont accessibles : la Chronique anglo-saxonne et la Chronique d'Ingulf, alors crue authentique.

John Lingard est l'auteur d'une histoire de l'église anglo-saxonne dans laquelle il consacre un paragraphe au pillage de Medeshamstede. Il s'appuie avant tout sur la Chronique d'Ingulf, mais utilise aussi la Chronique anglo-saxonne. Nous le citons ci-dessous dans la traduction française parue en 1828.¹³

Medeshamstède, depuis appelée Péterborough, était une abbaye de fondation royale, et avait été enrichie par les libéralités de divers princes : elle possédait une bibliothèque presque sans égale ; la magnificence de l'édifice passait pour le chef-d'oeuvre de l'architecture saxonne, et l'église, dédiée au prince des apôtres, était, à en croire une charte peu authentique, affranchie de la juridiction du diocésain, et dotée par la faveur du pape Agathon des mêmes privilèges qui distinguaient celle de Saint-Pierre à Rome. Ce fut dans ses murs que les habitants du voisinage cherchèrent un asile contre les armes des infidèles, et l'issue du premier assaut sembla justifier leurs espérances ; dans le second une pierre, lancée par une main inconnue, blessa le frère de Hubba, roi des Danois. Le barbare, avide de se venger, redoubla ses efforts, et les assiégés abandonnèrent la porte principale, désespérant de pouvoir la défendre. La résistance cessa à l'entrée de l'ennemi : la fureur des soldats se satisfit dans le sang de la foule des étrangers ; un choix nombreux de victimes plus distinguées fut réservée à la vengeance du roi, et Hubba de sa propre main immola l'abbé et quatre-vingt-trois moines aux mânes de son frère. Sa barbarie se trouva ici récompensée de plus abondantes dépouilles que dans Croyland ; les moines n'avaient pas eu la précaution de mettre leurs trésors à l'écart, et l'imprudence des habitants voisins leur avait fait déposer chez eux leurs effets les plus précieux. Après le partage du butin on mit le feu au monastère, et l'incendie dura quinze jours.

¹³ John Lingard, *Les Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne*, trad. A. Cumberworth, Paris : Carié de la Charie, 1828.

Lingard ajoute au récit du pseudo-Ingulf un certain nombre de précisions ayant pour but de l'éclairer. Il explicite ainsi le nom de Medeshamstede, obscur pour les lecteurs de son temps, en précisant qu'il s'agit de l'ancien nom de Peterborough. Il indique que l'église est dédiée au prince des apôtres, c'est-à-dire saint Pierre – d'où le nom de Peterborough. Il explique aussi la source de la puissance de ce monastère, laissée vague dans la Chronique anglo-saxonne : il s'agit d'une « abbaye de fondation royale » « enrichie par les libéralités de divers princes » et possédant certains privilèges. Il tire ces renseignements d'autres entrées de la Chronique anglo-saxonne,¹⁴ mais il se livre à un travail critique lorsqu'il précise que la charte du pape Agathon attribuant ces privilèges à Medeshamstede lui semble « peu authentique ». Le récit de sa découverte dans un mur du monastère en ruines et de sa confirmation par le roi de l'époque paraît en effet peu digne de foi, et Stenton¹⁵ estime qu'elle remonte tout au plus au XII^e siècle.

En précisant certains éléments insuffisamment développés dans la Chronique d'Ingulf Lingard va souvent au-delà de sa source, quelquefois dans une direction manifestement fautive. Lorsque le pseudo-Ingulf parle simplement d'une « immense bibliothèque de livres saints » Lingard précise qu'il s'agit d'une « bibliothèque presque sans égale », introduisant une comparaison et suggérant une supériorité que rien ne justifie. La « magnificence » architecturale de ce monastère de fondation royale est probable, mais rien ne permet de supposer qu'il s'agisse du « chef d'œuvre de l'architecture saxonne ». L'erreur est plus manifeste encore lorsque Lingard conclut, de la présence de laïcs dans le monastère, que les habitants du voisinage y ont cherché refuge. Étant donné que les monastères étaient les cibles privilégiées des Vikings, ç'aurait été d'une suprême imprudence ; il s'agit plus probablement d'artisans vivant dans l'enceinte du monastère. Comme le pseudo-Ingulf avant lui, Lingard se laisse influencer par les coutumes d'une époque postérieure, où en cas de

¹⁴ Années 656 et 963, cf. note 7 ci-dessus.

¹⁵ F. M. Stenton, *Medeshamstede and its colonies*, p. 325 note 1, cité par Garmonsway, *The Anglo-Saxon Chronicle*, p. 115.

Le pillage de Medeshamstede

guerre les places fortes servaient de refuge à toute la population environnante et subissaient un siège en règle.

En reformulant les phrases de son modèle, Lingard altère parfois le détail des événements. Chez le pseudo-Ingulf le second assaut, qui se termine par l'entrée dans le monastère, est en cours lorsque le frère de Hubba est blessé, chez Lingard il se produit à la suite de cette blessure. Le changement n'est pas sans importance : dans la Chronique d'Ingulf Hubba perd son frère au moment où il pénètre dans le monastère et n'a pas le temps de se reprendre avant de se trouver face aux responsables, qu'il massacre tout naturellement ; chez Lingard l'exaspération causée par la mort de son frère explique que le second assaut ait mieux réussi que le premier, mais on peut s'étonner que sa fureur n'ait pas un peu perdu en intensité pendant le temps écoulé avant la victoire. La manière dont Lingard présente l'entrée des Vikings dans le monastère – les assiégés abandonnent la porte principale et cessent toute résistance – est une interprétation de son crû : le pseudo-Ingulf dit simplement que les païens « font irruption », sans préciser s'ils passent par une porte ou par une brèche, et les montre massacrant tout d'un élan furieux, ce qui ne signifie pas pour autant que les assiégés n'ont tenté aucune résistance. Lorsque les soldats « satisfont leur fureur dans le sang » des étrangers et que le roi « immole » l'abbé et les moines le choix des termes donne l'impression, en parfaite contradiction avec la Chronique d'Ingulf, que les soldats ont tué d'abord, avec rage, et Hubba ensuite, de sang-froid. Lingard laisse par ailleurs entendre qu'on a rassemblés les prêtres pour cette mise à mort (« un choix nombreux de victimes plus distinguées ») et que Hubba jouit du privilège du chef en se réservant ces victimes « distinguées » : le récit du pseudo-Ingulf suggère au contraire que le chef viking parcourt le monastère, furieux, en tuant tous les moines qu'il aperçoit et que ses compagnons marchent à sa suite pour achever la besogne. Le nombre des moines tués (quatre-vingt-trois) est emprunté à un autre passage de la Chronique d'Ingulf, et Lingard le considère comme un détail historique.

Lingard supprime le saccage du monastère, au cours duquel, selon la Chronique d'Ingulf, les Vikings s'amuse à tout détruire, jusqu'à des objets ayant une valeur marchande. Il le remplace par un

pillage en règle suivi d'un partage du butin, en contradiction flagrante avec sa source. Il se peut que Lingard, peu convaincu par le récit du pseudo-Ingulf, ait cherché à le corriger, ou qu'il ait cru expliciter un élément passé sous silence : les Vikings auraient détruit certaines pièces mais emporté le reste. Il identifie les objets de valeur volés par les Vikings comme étant les trésors du monastère et les biens les plus précieux des habitants qui s'y sont réfugiés. Si les moines ont laissé en vue les reliques dont la Chronique d'Ingulf décrit la profanation, ils n'ont certainement pas songé à cacher des trésors de moindre valeur à leurs yeux ; si les habitants du voisinage se sont réellement réfugiés dans le monastère, il va de soi qu'ils y ont apporté leurs objets de prix. Le monastère aurait donc pu recéler des pièces à voler. Mais est-il vraisemblable que ce butin ait été partagé sur place ? N'était-il pas plus prudent de tout emporter, de mettre le feu aux bâtiments pour couvrir la fuite, et d'effectuer le partage une fois en sûreté ?

Lingard omet les détails pénibles accumulés à plaisir par le pseudo-Ingulf : la destruction des autels, des stèles, des chartes, des reliques, et les effets que son modèle en tirait. Il passe sous silence l'étendue des dégâts causés par l'incendie, et n'en garde que la durée. La rage insensée du barbare Hubba devient un sacrifice réfléchi : il immole les moines aux mânes de son frère Le vocabulaire de la culture gréco-romaine, qui trahit l'érudit nourri des Classiques, est la marque d'un style formel et d'une distance prise vis-à-vis du sujet.

Le récit de Lingard est mesuré, objectif, et fait appel à l'intelligence de son lecteur plutôt qu'à ses émotions. Les ajouts et les modifications qu'il y apporte visent à le rendre plus clair et à mieux dégager la vérité historique. S'il se trompe de temps en temps, ses erreurs sont involontaires. Son attitude critique et détachée correspond à la conception que l'on se fait d'un historien.

A la même époque un second historien s'intéresse au même épisode en s'appuyant sur les mêmes sources. Il s'agit de Sharon Turner, auteur de *The History of the Anglo-Saxons from the Earlier*

Le pillage de Medeshamstede

Period to the Norman Conquest, publié à Londres en 1828.¹⁶ Malgré la proximité dans le temps et l'utilisation des mêmes sources, son récit est fondamentalement différent de celui de Lingard.

With a great plunder of cattle, the insatiate barbarians marched the next day to Peterborough. There stood a monastery, the glory of the architecture of the age, and whose library was a large repository of books, which the anxious labours of two centuries had collected. But arts and science were toys not worthy even to amuse their women, in the estimation of these invaders. They assailed the gates and fastenings, and with their archers and machines attacked the walls. The monks resisted with all their means of annoyance. A brother of Ubbo was carried off to his tent, wounded by the blow of a stone. This incident added a new incentive to the cruel fury of the Northmen. They burst in at the second assault under Ubbo. He slew the hoary abbot, and all the monks, with his own weapon. Every other inhabitant was slaughtered without mercy by his followers. One man only had a gleam of humanity. Sidroc cautioned the little boy, whom he had saved from Croyland, to keep out of the way of Ubbo. The immense booty which they were gorged with did not mitigate their love of ruin. The much admired monastery, and its valuable and scarcely reparable literary treasures, were soon wrapt in fire. For fifteen days the conflagration continued.

Turner connaît et utilise l'ouvrage de Lingard. C'est à lui qu'il emprunte l'idée de commencer le récit par une description du monastère, et l'éloge excessif de ses qualités architecturales. C'est aussi à Lingard qu'il doit la suggestion que les Vikings ont rassemblé un butin, et c'est de lui sans doute que vient la suppression des détails de leurs dépradations. Turner a aussi recours directement à la *Chronique d'Ingulf*, de laquelle il reprend certains détails passés sous silence – peut-être par prudence, car ils sont clairement faux – par Lingard : les troupeaux que les Vikings traînent à leur suite, les archers et les machines de siège avec lesquels ils donnent l'assaut au monastère, le pathétique moine-enfant Turgar. Comme Lingard et

¹⁶ Sharon Turner, *The History of the Anglo-Saxons from the Earlier Period to the Norman Conquest*, Londres : Longman, 1828.

comme le pseudo-Ingulf, Turner se rend coupable d'inexactitudes de détail en cherchant à préciser des points laissés sous silence dans ses sources. Il ajoute ainsi l'idée que ce sont les moines qui résistent aux assiégeants, alors qu'il pourrait s'agir tout aussi bien, et plus probablement même, des laïcs présents dans l'enceinte du monastère.

L'attitude de Turner envers son récit est à l'opposé de celle de Lingard. Elle se manifeste dès la première phrase, dans le choix du nom de Peterborough employé seul et non pour éclairer celui de Medeshamstede. Lingard cherche à apporter un maximum d'informations à son lecteur, en expliquant les points difficiles à appréhender ; Turner veut présenter un récit immédiatement compréhensible, quitte à omettre certaines précisions qui n'intéressent que les spécialistes. L'utilisation du nom moderne implique le lecteur dans le récit, lui faisant oublier les dix siècles qui le séparent de l'événement.

Turner s'écarte de l'objectivité d'un historien. Dès les premiers mots, les Vikings sont présentés comme des barbares, avec la double connotation de cruauté et d'absence de civilisation, et des voleurs. Son récit se différencie de celui de Lingard – et se rapproche de la Chronique d'Ingulf – par l'attention apportée aux sentiments et aux motivations des personnages. Il précise ainsi que Sidroc éprouve « a gleam of humanity » lorsqu'il sauve Turgar, et que les Vikings sont animés par ce qu'il appelle « [a] love of ruin ». Il ne lésine pas sur le vocabulaire émotionnel, avec des expressions comme « the insatiate barbarians », « gorged with [immense booty] », « slaughtered without mercy ». Lorsqu'il précise qu'un seul des assaillants éprouve « a gleam of humanity » – ce qui d'ailleurs n'est guère – il laisse entendre que les autres sont des bêtes fauves. En ajoutant qu'ils sont insensibles aux arts et aux sciences, lesquels ne sont même pas des jouets pour leurs femmes, il suggère qu'ils poussent la virilité jusqu'à la barbarie. Turner épouse sans hésitation le point de vue des Anglo-Saxons, noircit l'image qu'il présente des Vikings, et cherche par tous les moyens à éveiller la participation émotionnelle de son lecteur. Comme le pseudo-Ingulf, il compose un récit qui ressemble plus à un roman d'aventures qu'à une étude historique.

Le pillage de Medeshamstede

Puisque le but de Turner se rapproche de celui du pseudo-Ingulf, on peut s'étonner qu'il n'ait pas repris certains des détails que celui-ci avait inventés pour émouvoir ses lecteurs. C'est que les sentiments qui affectent son lectorat ne sont pas les mêmes. Turner s'adresse à un public cultivé, amateur d'art et de littérature. C'est pourquoi il étale son mépris pour ces barbares incapables de comprendre arts et sciences ; c'est pourquoi il se lamente sur les pertes irréparables subies par le patrimoine artistique et littéraire de l'Angleterre avec la destruction de ce splendide monastère, « the glory of the architecture of the age », et de sa riche bibliothèque, « valuable and scarcely repairable literary treasures [...] which the anxious labours of two centuries had collected » – tous aspects qui sont secondaires aux yeux des lecteurs du pseudo-Ingulf. En revanche la capacité de la religion à mobiliser les émotions accuse un net recul à l'époque moderne. Lorsqu'il souligne le caractère barbare du massacre, Turner insiste principalement sur ce qu'il y a de choquant à tuer un vieillard dont les cheveux blancs réclament le respect (« the hoary abbot »), indépendamment du caractère sacré du personnage. Il supprime toute allusion aux objets consacrés au culte, autels, stèles et surtout reliques, qui fournissaient au pseudo-Ingulf ses meilleurs effets. Il s'adresse en effet à des lecteurs en majorité protestants, à qui les réalités catholiques sont devenues étrangères et que la profanation de reliques ne bouleverserait plus.

Un peu plus d'un siècle plus tard une romancière, Marguerite-Marie Dubois, professeur à la Sorbonne et spécialiste de la période vieil-anglaise, reprend le même épisode dans un roman consacré à l'Angleterre anglo-saxonne. Publié en 1945 sous le titre de *Le sang des loups* (sous le pseudonyme de Paule de Gimazane), réédité en 1951 et rebaptisé *Sidroc le Viking*, il a été repris, accompagné de notes et de documents, avec un troisième changement de nom – *La Chronique d'Ingulf, hauts faits et méfaits des Vikings dans l'Angleterre médiévale* – en 2000 dans le cadre d'un hommage à son auteur pour son 85^e anniversaire.

Dans sa description du pillage de Medeshamstede, Marguerite-Marie Dubois s'appuie sur quatre états du récit, la phrase originale de

la Chronique anglo-saxonne, les enjolivements du pseudo-Ingulf, et les travaux des historiens Lingard et Turner. Sans sacrifier la vérité historique, elle cherche à extraire de l'épisode le maximum de qualité romanesque.

Ce soir-là, la bataille faisait rage. Lancée par une main inconnue, une pierre, taillée en pointe, avait blessé le frère du roi danois Hubba. Avide de vengeance, le Viking jurait de terminer par un sanglant massacre la « moisson d'été » entreprise par ses troupes. Déjà les plus habiles grimpeurs parvenaient aux fenêtres de l'abbaye, d'autres forçaient les portails, et bientôt les assiégés durent abandonner la porte principale qu'ils désespéraient de défendre.

La résistance cessa dès l'entrée des ennemis, tandis que les soldats satisfaisaient leur fureur dans le sang des enfants et des femmes. Et la sinistre tuerie qui avait désolé Croyland ravageait Medeshamstede, dépassant en horreur les plus horribles carnages.

A la nuit, Sidroc regagna son camp. Il était couvert de fumée et de sueur ; deux doigts avaient été emportés de sa main gauche ; mais des pointes d'os tenaient encore à la plaie, et lui-même, à l'aide de tenailles, cherchait à les arracher de sa chair.

Témoin de cette cruelle chirurgie, Turgar avait couru chercher du secours, et Clännys, avec des gestes prompts et doux, achevait un pansement. Pas une plainte n'échappait au blessé ; maître de lui, durci jusqu'à l'insensibilité, il faisait le récit de la bataille :

— J'ai scrupule de te voir laver, sur mes mains homicides, le sang de tes frères. Ah ! Clännys, pour la première fois de ma vie, j'ai lutté avec effort, tué avec douleur. Mon poignard était veule, mon javelot tremblant, et le nom de mes adversaires ne suffisait plus à me gonfler de haine. Pour un peu, j'eusse fui devant ma conscience. D'ailleurs, la cité se trouvait si peu défendue que notre victoire ressemble à un monstrueux assassinat.

Le pillage de Medeshamstede

— Comment ? Pas défendue ! s'exclama la jeune fille. Je connais celui qui devait protéger la ville. C'est un officier de mon père, et il serait mort plutôt que de faillir à sa mission.

— Il vit ! Mais, s'il te connaissait, je comprends sa faiblesse. Sans doute a-t-il voulu se garder pour toi, car c'est à lui, n'est-ce pas, que ton cœur est lié ?

— Tu te trompes. Jamais Eorod n'a reçu ma foi. D'ailleurs, lui serais-je promise, la certitude de son déshonneur me le rendrait ennemi.

— Dans ce cas, oublie jusqu'à son nom. L'abbaye seule avait été fortifiée ; tous les habitants d'alentour, réfugiés au couvent, subissent les violences de nos hommes. De sa propre main, le roi Hubba vient d'immoler l'abbé et quatre-vingt-trois moines. Les trésors de l'église et ceux des paysans remplissent les chars des princes. Après le partage du butin, le feu va être allumé aux quatre coins du monastère, et l'incendie servira de torche à la province durant des nuits et des jours.

L'auteur suit fidèlement ses sources, compte tenu des licences permises à un romancier. Elle s'appuie principalement sur Lingard. Comme lui, elle présente la mort des moines comme un sacrifice et celle des laïcs comme une boucherie ; comme lui, elle termine la scène par le partage du butin et non par la profanation des reliques.

Comme ses prédécesseurs, Marguerite-Marie Dubois ajoute certains détails pour préciser des points laissés dans l'ombre, et se trompe à l'occasion. Ainsi l'assaut est donné par des grimpeurs montant aux murailles, chose qui n'a rien d'impossible, mais que les sources ne corroborent pas. La pierre qui a blessé Tulba était taillée en pointe, ce qui est absurde, car comment lancer une pierre du haut des murailles de manière à être sûr que l'impact se fasse avec la partie pointue ? Les assiégés cherchaient sans doute plutôt à assommer leurs adversaires avec de gros blocs de pierre. Comme ses prédécesseurs également, en cherchant à expliquer les détails insatisfaisants de ses sources, l'auteur s'écarte davantage encore de ce qu'aurait pu être la réalité. S'étonnant que les habitants du voisinage aient cherché refuge dans le monastère plutôt que dans la ville (détail qui remonte à une mauvaise interprétation par Lingard du texte de la Chronique

d'Ingulf), elle suggère que le plan primitif était de fortifier aussi bien la ville que le monastère, mais que l'officier chargé de ce travail l'avait négligé : amoureux de la belle Clännys et jaloux du poète qu'elle lui préférait, il avait jugé plus urgent d'aller consulter une sorcière pour obtenir d'elle un philtre d'amour... Elle ajoute par conséquent au siège du monastère une attaque de la ville elle-même, attaque qui, en l'absence de défense sérieuse, tenait plus de l'assassinat que de la guerre. Elle va plus loin que ses prédécesseurs en faisant figurer au nombre des victimes des femmes et des enfants, en s'appuyant toujours sur l'erreur première de Lingard : si les habitants du voisinage ont cherché refuge au monastère, il y avait certainement des femmes et des enfants parmi eux, et si les Vikings ont tout massacré, ils ne les auront pas épargnés.

D'autres modifications relèvent du travail de l'écriture romanesque. Pour éviter la monotonie d'un récit linéaire Marguerite-Marie Dubois divise l'épisode en deux, répartissant les détails entre la voix du narrateur et le récit que Sidroc fait ensuite à Clännys, et utilise toute une palette de temps, plus-que-parfait, passé simple, imparfait, présent et futur. Le lecteur est plongé d'entrée de jeu au milieu de l'action. Tulba a déjà été blessé (la relation en est faite au plus-que-parfait), et le récit commence par un gros plan sur le chef Viking furieux jurant de venger son frère tandis qu'au loin les grimpeurs escaladent les murailles, l'ensemble étant à l'imparfait. Puis les événements se mettent en route, avec des passés simples : les assiégés abandonnent la porte principale, la résistance cesse. Suit un nouvel arrêt sur image, à l'imparfait, avec l'évocation du massacre. Le récit reprend, brièvement, au passé simple, avec le retour de Sidroc au camp, mais laisse tout de suite la place à une description à l'imparfait du guerrier « couvert de fumée et de sueur » arrachant des pointes d'os de sa propre main à l'aide de tenailles. Un dialogue interrompt alors le fil de la narration, et c'est dans le cadre de ce dialogue que l'auteur insère les derniers détails : le meurtre des moines, le pillage et le partage du butin, l'incendie. Sidroc, racontant le drame à Clännys, reprend les événements là où le narrateur s'était arrêté. Certaines actions appartiennent au passé immédiat (la mort de l'abbé et des moines ; le pillage, puisque les trésors sont déjà empilés dans les

Le pillage de Medeshamstede

chars) ; certaines au présent (le massacre des habitants d'alentour, en cours au moment où Sidroc parle) ; d'autres à l'avenir immédiat, suivant un plan tracé préalablement (le butin va être partagé, puis le feu mis au monastère). La dernière correspond à un avenir plus éloigné et relève de la prédiction : le feu brûlera « durant des nuits et des jours ».

L'auteur reprend parfois les phrases mêmes de Lingard, dans la traduction française à laquelle elle a eu accès, et leur apporte des modifications minimales mais fondamentales.

[...] les assiégés abandonnèrent la porte principale, désespérant de pouvoir la défendre. La résistance cessa à l'entrée de l'ennemi : la fureur des soldats se satisfit dans le sang de la foule des étrangers ; un choix nombreux de victimes plus distinguées fut réservée à la vengeance du roi, et Hubba de sa propre main immola l'abbé et quatre-vingt-trois moines aux mânes de son frère. [...] Les moines n'avaient pas eu la précaution de mettre leurs trésors à l'écart, et l'imprudence des habitants voisins leur avait fait déposer chez eux leurs effets les plus précieux. Après le partage du butin on mit le feu au monastère, et l'incendie dura quinze jours. (Lingard)

[...] bientôt les assiégés durent abandonner la porte principale qu'ils désespéraient de défendre. La résistance cessa dès l'entrée des ennemis, tandis que les soldats satisfaisaient leur fureur dans le sang des enfants et des femmes. « [...] De sa propre main, le roi Hubba vient d'immoler l'abbé et quatre-vingt-trois moines. Les trésors de l'église et ceux des paysans remplissent les chars des princes. Après le partage du butin, le feu va être allumé aux quatre coins du monastère, et l'incendie servira de torche à la province durant des nuits et des jours. » (roman)

De petites touches transforment systématiquement le récit froid de Lingard. « Les assiégés abandonnèrent la porte principale » décrit simplement une action, sans la moindre implication émotionnelle ; « les assiégés durent abandonner la porte principale » laisse entrevoir leurs efforts pour défendre la porte et leur regret d'être obligés de l'abandonner. Par deux fois l'imparfait, à valeur subjective, se substitue au passé simple, temps du récit objectif, tandis que le passé immédiat et le futur impliquent le lecteur au cœur même de l'action.

Le remplacement de « la foule des étrangers » par des victimes sans défense, « les enfants et les femmes », introduit un effet pathétique. La suppression de la notion gréco-romaine de « mânes », hors de place dans un cadre germanique, apporte de l'authenticité tout en atténuant la dimension réfléchie et ritualisée du sacrifice. L'imagination visuelle est mobilisée par la localisation spatiale du butin qui « rempli[t] les chars des princes », par l'évocation du feu « allumé aux quatre coins du monastère » et de la lueur de l'incendie dans le lointain « serv[ant] de torche à la province », par la succession des « nuits et des jours » remplaçant le chiffre global de « quinze jours ».

Marguerite-Marie Dubois met en scène les sentiments des personnages, rendant ainsi le récit plus vivant. Elle ne se contente pas d'indiquer que Hubba est furieux et avide de vengeance, elle le dépeint exprimant ce sentiment en jurant de se livrer à un sanglant massacre. Elle ajoute au portrait des Vikings un aspect complémentaire – cruels envers les autres, ils le sont autant pour eux-mêmes – qui se traduit par une scène où Sidroc, « endurci jusqu'à l'insensibilité », soigne sa main blessée avec des tenailles. De façon inattendue elle montre Sidroc hésitant à tuer, honteux d'attaquer une abbaye si peu défendue et troublé à l'idée de mettre à mort les compatriotes de la belle Clænnys, dont il est amoureux. Cette intrigue sentimentale permet à l'auteur de compléter la peinture de la société anglo-saxonne en y introduisant l'élément féminin. Clænnys représente la femme germanique qui fait sienne l'idéologie des guerriers, soigne un blessé avec des gestes doux mais repousse sans pitié un prétendant qui aurait failli à l'honneur.

La romancière utilise des termes émotionnels (« la bataille faisait rage », « un sanglant massacre », « la sinistre tuerie », « les plus horribles carnages ») pour créer une atmosphère, se rapprochant en cela de l'attitude du pseudo-Ingulf et de l'historien Turner. Cependant, si elle présente leurs actes dans toute leur horreur, elle évite tout jugement de valeur sur les Vikings eux-mêmes. Au contraire de ses trois sources, elle mentionne sans commentaire dévalorisant le désir de vengeance qui a poussé Hubba au massacre :

Le pillage de Medeshamstede

Avide de vengeance, le Viking jurait... (*roman*)

A comparer avec :

Hubba, bouillonnant de colère au-delà de toute mesure, et rendu particulièrement furieux à l'encontre des moines... (*Chronique d'Ingulf*)

Le barbare, avide de se venger... (*Lingard*)

This incident added a new incentive to the cruel fury of the Northmen.
(*Turner*)

Si la Chronique d'Ingulf se contente en général de laisser parler les faits en les grossissant quelque peu, Lingard et Turner ne se gênent pas pour traiter les Vikings de barbares. Ce terme est absent du vocabulaire de Marguerite-Marie Dubois. Au contraire, elle fait du Viking Sidroc l'un des personnages principaux du roman et se livre à une étude poussée de son caractère. Il est certes endurci au point d'être devenu insensible à la douleur – la sienne comme celle des autres – mais, élevé par une mère douce et bonne, il est accessible à des sentiments humains. Il se prend d'amour pour une jeune Mercienne et éprouve de plus en plus de peine à massacrer les compatriotes de celle-ci. D'abord étonné puis peu à peu attiré par la vision chrétienne du monde, il finira par se convertir et deviendra moine. Le mouvement de pitié qui lui a fait sauver le moine-enfant Turgar – épisode qui a sa source dans la Chronique d'Ingulf, où cette réaction était d'ailleurs peu explicable – est le début d'une véritable régénération.

Ecrit en pleine guerre, ce roman apporte un message d'espoir : « l'autre », l'ennemi, quelles que soient les atrocités dont il se rend coupable, reste un homme, et comme tel il peut être éclairé, converti et sauvé.